

ART CONTEMPORAIN

## Le pari réussi de la foire Paris+

Le marché de l'art contemporain successeur de la FIAC réunit jusqu'au 23 octobre au Grand Palais éphémère 156 galeries du monde entier

**N**euf mois, cela a été le temps de gestation nécessaire à la nouvelle foire Paris+ par Art Basel pour remplacer la FIAC. L'équipe menée par Clément Delapine, ancien codirecteur de la turbulente et dynamique foire Paris Internationale, et Virginie Aubert, ex-présidente de Christie's France, missionnés par les Balois pour monter leur événement parisien, n'a pas chômé. Certes, ils ont connu quelques déceptions, comme l'interdiction signifiée à la fin du mois de juillet par la Préfecture de police de Paris d'installer place de la Concorde la foire Design Miami Basel, qui accompagnait traditionnellement la manifestation suisse et aurait été rebaptisée Design Miami Paris. Les autorités craignaient qu'elle ne pose des problèmes de sécurité, notamment en cas de mouvements sociaux.

Même si on note la présence de puissants partenaires, comme la maison Louis Vuitton, qui organise une exposition de l'artiste grec Andreas Angelidakis dans les locaux conçus pour le PCF par Oscar Niemeyer place du Colonel-Fabien – ou le groupe Galeries Lafayette (lequel soutient, comme il

le faisait à la FIAC, les galeries émergentes, au nombre de seize, contre dix précédemment, et mises à l'honneur au centre du dispositif), on peine à voir se concrétiser la volonté affichée naguère par Marc Spiegler, le patron d'Art Basel, de créer de nouvelles « passerelles entre l'art contemporain et les industries culturelles françaises telles que la mode, la musique, le design et le cinéma ».

### MORCEAU DE CHOIX

Ainsi, LVMH, qui pouvait être le plus concerné par l'opération avec ses « journées particulières », lesquelles permettent au grand public de découvrir la diversité des métiers et des savoir-faire du groupe en visitant ses ateliers, a choisi de les organiser du 14 au 16 octobre plutôt que de s'aligner sur les dates de la foire. Il y a toutefois, à l'entrée du Grand Palais éphémère qui accueille l'événement, un stand Vuitton consacré à sa collaboration avec des artistes contemporains pour ses bagages et notamment des objets de Murakami... Sans doute faudra-t-il laisser du temps au temps. La jeune foire travaille sur le long terme, dans la perspective de la réouverture du Grand Palais où Chris Dercon, l'actuel, mais pour peu de temps, patron de la Réunion des musées nationaux

(RMN), organise cette semaine des visites du chantier à l'intention des VIP de Paris ».

Pour le reste, si les galeries apprécient la puissance et l'efficacité de la nouvelle organisation, le public non averti ne verra que peu de différences avec l'ancienne FIAC dont bien des éléments sont repris dans l'espace public : une exposition d'artistes contemporains choisis par la conservatrice Annabelle Ténèze dans le jardin des Tuileries et le Musée Eugène-Delacroix, une autre place Vendôme de l'artiste polonaise Alicja Kwade, organisée par le critique Jérôme Sans, une autre enfin à la chapelle de l'École des beaux-arts, celle de l'artiste berlinois Omer Fast. Et encore, des « Conversations », conférences qui se tiennent au Bal de la marine, une péniche

### LE LIEU EST EXIGU, PAR RAPPORT AU GRAND PALAIS D'ORIGINE, FERMÉ POUR RÉNOVATION

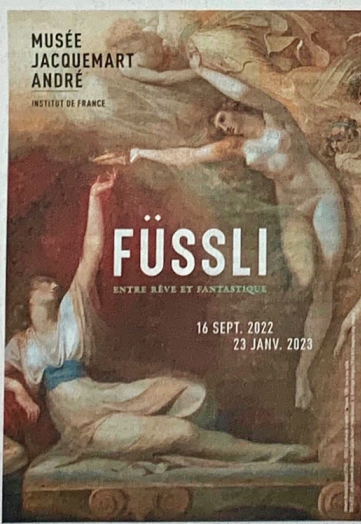
amarrée près de la tour Eiffel. Toutes ces manifestations sont gratuites, même s'il est prudent de réserver pour la dernière.

Mais le morceau de choix, c'est bien sûr la foire qui se tient au Grand Palais éphémère. Le lieu est exigü, par rapport au Grand Palais d'origine, fermé pour rénovation. Il ne peut contenir que 156 stands, à comparer aux 289 d'Art Basel. Qui plus est, l'annonce de l'éviction de la FIAC au

profit de cette dernière a provoqué un afflux de candidatures de galeries, 750 environ. Les choix du comité de sélection ont donc été cornéliens, plaidant les uns, lapidaires râlèrent les autres. De nouvelles galeries que la FIAC n'aurait pas, parmi les plus importantes du monde, font leur entrée. La foire a cependant fait un effort d'ouverture en nouant un partenariat, le premier du genre, avec le Comité professionnel des galeries d'art, et c'est avec son patronage que ce dernier a organisé, le 16 octobre, sa 8<sup>e</sup> édition de l'opération « Un dimanche à la galerie », occasion pour les visiteurs étrangers déjà présents à Paris d'avoir une vision plus large du dynamisme de la profession.

La durée de la foire est également très courte : sa maison mère baloise fonctionne sur

toute une semaine, inaugurant son secteur monumental (Art Unlimited) le lundi, la foire elle-même le mardi, ce jour et le suivant étant réservés aux professionnels. Le public n'y accède qu'à partir du jeudi. Or les dates sont contraintes à Paris : le lieu est réservé en amont pour les défilés Chanel durant la fashion week, et enlevé par Paris Photo. Il faut se caler entre les deux et prendre le temps de monter puis de démonter les stands, car la foire travaille avec ses propres cimaises. Il n'y avait donc qu'une journée professionnelle à Paris, le mercredi 19 octobre, et elle était prioritairement réservée aux collectionneurs les plus en vue. Autant dire que, même si l'accès sur invitation en était garanti, les places étaient chères, surtout le matin, réservée aux « plus-



## Un « parcour » privé dans l'espace public

Aux Tuileries, des œuvres de la foire Paris+ sont patronnées par le Musée du Louvre

**L**orsqu'en 1997, la Documenta de Cassel, qui n'est pourtant pas une manifestation commerciale, avait désigné pour la première fois une commissaire française, Catherine David, celle-ci avait dû quitter son poste de conservatrice à la galerie nationale du Jeu de paume, à Paris. Elle avait beau avoir déclenché un tollé chez les galeristes en refusant de rendre publique la liste des artistes sélectionnés, pour ne pas alimenter la spéculation, c'était tout de même trop pour la gardienne du temple, Françoise Cachin, directrice des Musées de France de 1994 à 2001 : un conservateur français ne devait avoir aucun lien avec le marché de l'art. La déontologie interdisait même une relation maritale avec une galerie : ces amours impliquaient de démissionner du monde des musées.

Les temps changent. Ces noces autrefois crapuleuses en France (à l'étranger, elles sont depuis longtemps admises et même encouragées) sont désormais la tendance. Le Centre Pompidou, à Paris, accueillait ainsi, mardi 18 octobre, la conférence de presse puis le cocktail réservé aux VIP en

prélude à l'ouverture de la foire Paris+, organisée par le groupe suisse MCH, propriétaire de la marque Art Basel. C'est le Musée du Louvre, pour sa part, qui a demandé à Annabelle Ténèze, directrice du Musée des Abattoirs à Toulouse, de concevoir « Sites », le parcours d'art contemporain organisé par la foire dans le jardin des Tuileries, dont le musée assure la gestion depuis 2005, et d'inviter un artiste au Musée Eugène-Delacroix. Ce sont des élèves de l'École du Louvre qui assurent la médiation.

### Une vingtaine d'artistes

Lorsqu'on lui rappelle les mésaventures de Catherine David, Annabelle Ténèze tombe de nues : « C'est fou ! Ça ne se passerait plus comme ça aujourd'hui, je ne veux pas parler à la place de Laurence des Cars [la présidente du Musée du Louvre] mais on sent qu'elle a envie que son musée renoue avec l'ensemble des domaines de la création, historique comme contemporaine. Tout comme Paris+, il y a chez eux un désir conjoint de rappeler que Paris est une force de l'art. Je ne crois pas que ce qu'on fait aux Tuileries ait un équivalent

ailleurs, un grand programme d'art contemporain initié par une foire, accessible gratuitement au public, au milieu d'une capitale, adossé à un des plus grands musées internationaux ».

La FIAC, à laquelle s'est substituée Paris+, occupait déjà le jardin des Tuileries avec des œuvres monumentales, mais, affirme Annabelle Ténèze, sans commissaire. Son rôle a été de réfléchir à un thème et de choisir les artistes, bref, de concevoir une vraie exposition. Contrairement à la section « Art Unlimited » de Bâle, où les œuvres sont prises parmi celles proposées par les galeries participant à la foire, l'appel à projets lancé pour les Tuileries permettait à celles qui le désiraient de postuler, même non retenues par le comité de sélection de Paris+.

« J'ai choisi les projets en fonction de leur pertinence avec le lieu. Il y a une histoire, celle des sculptures qui y sont déjà, qui vont du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi un lieu proche du pouvoir, par sa localisation et son passé. C'est encore un écosystème végétal au milieu de Paris : des plantes qui habitent ce jardin aussi bien que les gens qui y passent – 10 millions de personnes

par an ! Ce sont ces éléments qui m'ont inspiré le projet, que j'ai intitulé « La Suite de l'histoire ».

Une vingtaine d'artistes – 11 hommes et autant de femmes – sont donc installés dans ce lieu (l'un d'eux, l'Américain Thaddeus Mosley, est exposé au Musée Delacroix) qu'Annabelle Ténèze, plutôt que de le désigner par le terme d'« espace public », préfère appeler « espace commun ». Un endroit de partage, qui lui a été inspiré par Niki de Saint Phalle, « une des premières femmes à avoir pu installer des monuments dans l'espace public », à laquelle elle consacre par ailleurs une exposition aux Abattoirs de Toulouse. Contrairement aux hommes, qui ont tendance à ériger des sculptures qui dominent le visiteur, « les femmes sont un partage. On y pénètre, souvent. Les enfants peuvent y glisser. Elle s'émancipe de la tradition de l'élevation du monument... Sauf celle que j'ai choisie : une sorte d'obélisque-pré-servatif symbole de son engagement contre le sida. J'ai privilégié les œuvres à taille humaine. Et celles qui manifestent un sens de l'humour ».

H.A.B.



Ci-dessus : « Flower of God », de Takadiwa. AURELIEN MOLE



« A Sign of God », de Laure Prouvost. Tapisserie et fil. GALERIE NATHALIE OBADIA

**« C'EST UN PEU BÂLE-SUR-SEINE, UN MÉLANGE ENTRE DES COLLECTIONNEURS QU'ON N'AVAIT PAS L'HABITUDE DE VOIR À PARIS »**

MICHEL REIN  
galeriste

VIP-que d'autres », le « lumpen-capitalisme » n'accédant que l'après-midi!

Les personnes « encore-un-peu-moins-VIP » peuvent venir les jours suivants, les matinales leur sont réservées. Restera aux malheureux qui ne sont « pas-VIP-du-tout » à payer leur place (40 euros la journée ou 120 euros pour un billet permanent – ceux-là sont déjà épuisés –, en vente exclusivement en ligne. Il n'y a pas de billetterie physique) afin de visiter la course entre le 20 et le 23 octobre, l'après-midi seulement. On présente quelques belles boucassades.

Ces fameux collectionneurs auxquels on déroule le tapis rouge sont-ils au rendez-vous? Ils étaient nombreux du 12 au 16 octobre à la foire Frieze de Londres, Asiatiques et Américains surtout, qui ont fait un retour remarqué et synonyme de bonnes affaires pour les galeries, mais aussi pour les hôteliers et restaurants avoisinants : s'il est un domaine où la théorie du ruissellement se vérifie, c'est bien celui-là. Du côté des associations d'amis de musées, bons clients des foires qu'ils visitent souvent, corqués par le directeur de leur lieu fétiche, la pêche est plutôt bonne. Ils sont venus d'un peu toute l'Europe, de Turquie et du Royaume-Uni, du Mexique et des États-Unis, ou de Corée du Sud. C'est cela, la puissance d'Art Basel.

Dans les allées, on entendait principalement parler anglais. Qui marchait sur le pied de quel-que un s'exécrait d'abord dans cette langue, par réflexe. L'Asie semblait aussi bien représentée, l'Europe, tout autant, du collectionneur bruxellois Alain Servais à la Turinoise Patrizia Sandretto Re Rebaudengo. Quelques grands courtiers, ces intermédiaires in-

dispensables au fonctionnement du marché de l'art, qui peuvent dénicher pour leurs clients des œuvres introuvables pour d'autres, comme les New-Yorkais Philippe Segalot et Valérie Cueto, ou encore une légende de la profession, le Genevois Marc Blondau. Là, le réseau international d'Art Basel, une trentaine de personnes uniquement chargées des relations avec les VIP au niveau mondial, semble avoir fonctionné à plein.

Avec un tel public, les ventes sont allées bon train : quatre heures après l'ouverture, la galerie Templon avait cédé douze œuvres, dans une fourchette entre 35 000 et 200 000 euros, et estimait que « l'ambiance [était] identique au premier jour d'une foire de Bâle ». La petite galerie Sémiose avait réalisé huit transactions, avec de nouveaux collectionneurs, dont un assemblage du jeune Zimbabwéen Moffat Takadiwa, acquis par un amateur américain. Américains aussi les acheteurs de deux Kapwani Kiwanga, à la galerie Fogg, qui a par ailleurs une proposition sérieuse pour le tableau d'Edward Munch proposé à 2,4 millions d'euros, et a vendu huit œuvres du duo Itah Yoda, dont deux à un joueur du PSG...

**UNE « BELLE AMBIANCE »**

Le succès d'Hélène Delprat chez Christophe Gaillard est tel qu'il a dû établir une liste d'attente. Michel Rein semble au nirvana. « C'est un peu Bâle-sur-Seine, un mélange entre des collectionneurs qu'on n'avait pas l'habitude de voir à Paris, des Américains notamment, et des Français qu'on craignait de voir bouder l'événement et qui sont venus quand même », Nathalie Obadia, qui a conclu plusieurs ventes entre 10 heures et 15 heures, estime aussi qu'il y a là une « belle ambiance ». La galerie Perrotin annonce plusieurs ventes entre 90 000 et 100 000 dollars... Avec David Zwirner, on passe à l'échelle au-dessus, avec 11 millions de dollars réalisés dans les cinq premières heures d'ouverture, « chiffre que nous n'avions jamais atteint à Paris dans le passé ».

En sortant de la foire, le visiteur peut admirer, alignés devant l'entrée, les derniers modèles de voitures BMW, partenaire de l'événement, chargés de véhiculer les VIP. Après s'être interrogée sur la raison du logo « Art Basel », s'érigée sur les portières et dont visiblement elle ignore tout, une habitante de ce quartier huppé pose à un des chauffeurs la seule question qui vaille ces temps-ci : « Pardon monsieur, mais où avez-vous trouvé de l'essence? » Une manière comme une autre de revenir dans le monde réel. ■

HARRY BELLET

Paris par Art Basel, Grand Palais éphémère, 2, allée Adrienne-Lecouvreur, Paris 7<sup>e</sup>. Ouvert au public le 20 octobre, de 15 heures à 20 heures; les 21 et 22 octobre, de 12 heures à 20 heures; le 23 octobre, de 12 heures à 19 heures.

# Richard Gotainer revient avec sa douce folie des mots

Au Lucernaire, le chanteur, qui a marqué les années 1980 avec des tubes comme « Le Sampa », interprète ses textes qui n'ont pas pris une ride

**SPECTACLE**

Et si on réécoutait les chansons de Richard Gotainer? Pas les mélodies fantaisistes qui ont ambiancé les années 1980, mais ses textes, mélange de gouaille, de poésie et de loufoquerie. A 74 ans, l'ancien créateur de jingles et bandes-son publicitaires (« Vittel, buvez, étiminez! », « On se lève tous pour Danette! », « Dis, donne-moi un peu de ton fromage... Belle des champs », « Dans Banga y'a de l'eau... ») puis chanteur à tubes (*Le Sampa*, *Le Mambo du déca*, *Femmes à lunettes*, *Primitif*, *Le Youki*) reprend, après plus de dix ans d'absence, le chemin de la scène pour se transformer en conteur malicieux. La curiosité nous y a guidés. On appréhendait à l'arrière-garde, tant les mélodies sont datées, mais la magie des mots et l'originalité du dispositif scénique offrent un moment réjouissant.

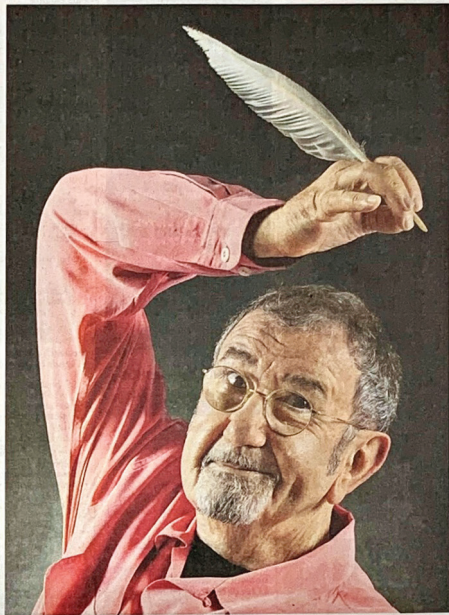
Son nouveau spectacle s'intitule « Richard Gotainer ramène sa phrase » et reconnaissons que le gaillard retraité la ramène drôlement bien. A l'image des personnages septuagénaires des *Vieux Fourneaux* (la bande dessinée de Wilfrid Lupano et Paul Cauuet) qui n'ont jamais renoncé à la révolte, Richard Gotainer continue de « faire le couillon », s'attache à conserver son âme d'enfant et à rester, comme il l'a souvent fredonné, « tout foufou ». Il ne chante plus ses textes, il ne les déclame pas non plus, il les joue comme un comédien, les utilise comme on raconte une histoire.

Dans un petit décor de salon de grand-père, chemise fantaisie ouverte sur tee-shirt noir, éternelles lunettes rondes de miro, voix entrouvée presque enfantine et corps toujours véloce, il partage la scène avec l'indispensable Brice Delage. Ce dernier, sorte de Jim Carrey de la guitare électrique, habille, illustre et bruite à merveille les propos du conteur. On est face à deux zigotos, le jeune et le vieux, qui s'amusent et nous amusent de mots gouaillards et d'histoires burlesques.

**Passion pour Gotlib**

Cette comédie à deux permet de (ré)découvrir la saveur des textes de Gotainer, alternance de drôlerie et de tendresse, de galeté et de tristesse. Dans sa longue discographie, il a choisi une vingtaine de chansons. Que ce soit *Le Moustique*, *Quéquette blues*, *L'automobile*, *Alléluia* et sa truculente danse des gros mots, ou les *Quatre saisons* dédiées à l'amour (*Avant de voir ses yeux*, *Youpi c'est l'été*, *La photo qui jaunit*, *Elle est partie avec Robert*), à chaque fois l'écriture est précise, bourrée de trouvailles stylistiques, d'un vocabulaire tantôt précieux tantôt populaire.

L'idée de ce récital inédit de chansons parlées, dépourvues du son électronique et des arrangements vieillissants, est née d'un heureux hasard. En 2018, Richard Gotainer reçoit le Grand Prix de l'Union nationale des auteurs et compositeurs pour sa carrière, mais il n'a pas préparé de discours. Il choisit alors d'improviser une version déclamée d'une de ses chansons. Le public est ravi. En 2020, isolé par le confinement dans sa campagne bourgeoise, il décide de réitérer l'expérience et publie sur Facebook de petites



Le 22 juin. MATHUSSEKE

vidéos dans lesquelles il reprend les paroles de ses chansons comme on raconte une histoire. Et ça cartonne. « J'ai beaucoup aimé faire cet exercice et apparemment cela vous a plu. D'où ce spectacle », explique Richard Gotainer en introduction. Entre deux morceaux, le chanteur qui ne chante plus évoque sa passion pour Gotlib, sa gouaillarde des mots – son « péché mignon » – et rend hommage à Eric Kristy, avec qui il avait coécrit le spectacle musical *La Goutte au pépère*. Les histoires s'enchaînent dans un récit bien

ficelé. Le fantaisiste jongle avec les mots – Richard Gotainer n'a rien perdu de son bagout ni de sa douce folie. « Que le Bon Dieu me le pardonne / j'aime la diva et la déconne / je suis un bougre sans vergogne / vive les drilles et les frimpones », dit-il dans *J'veux pas aller au paradis*.

Pas étonnant que ce soit Hervé Le Tellier qui ait préfacé le bien nommé *Chant des mots*, nouvel ouvrage regroupant les textes de toutes les chansons de Gotainer. Le lauréat du Goncourt 2020, président de l'Oulipo, y salue « l'amour et l'enthousiasme in-

ficé » du chanteur-auteur, « pour ce que la langue peut créer et inventer de joyeux et de neuf ». On ne le contredira pas après avoir vu le diseur sur scène. ■

SANDRINE BLANCHARD

Gotainer ramène sa phrase, de et avec Richard Gotainer et la complicité de Brice Delage. Les vendredis, samedis et dimanches jusqu'au 31 décembre au théâtre Le Lucernaire, à Paris 6<sup>e</sup>. *Le Chant des mots*, de Richard Gotainer, *Gotheks*, 142 p., 20 €.

(BnF) Bibliothèque nationale de France
Richelieu

**MOULIERE**  
le jeu du vrai et du faux

Exposition

27 sept. 2022  
16 janv. 2023

Galerie Mazarin - Galerie Pigot - 1, rue de la Harpe - Paris 5<sup>e</sup> - 75005

COMEDIE FRANÇAISE

Le Monde | LIRE | arte